N° 183 — 13e Année
CINQ CENTIMES LE NUMERO
(14 Messidor, An 109)
Mardi 2 Juillet 1901

RÉDACTION
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VERTE, 53

Siège administratif
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENT
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 5 francs. — Un an, 20 francs.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . 0 fr. 50
FAITS DIVERS . . . . . . 0 fr. 75
LOCALES . . . . 1 fr. 00

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

L'EXODE DES CAPITAUX FRANÇAIS

Le Député clérical. — **Pour embêter ce sale gouvernement, nous portons nos capitaux à l'étranger.**
L'Ouvrier. — **Et vous vous dites patriotes! Heureusement que la France a toujours nos bras!**

Les Républicains modérés

Dans la 2e circonscription de Cambrai

Pendant que certains modérés, continuent la politique de M. Méline, accentuent leur orientation à droite, et vont se compromettre et se perdre avec les cléricaux, d'autres modérés, plus clairvoyants et plus attachés à la démocratie, rallient résolûment le gros de l'armée républicaine.

Tels les républicains modérés du Cateau.

Voici, en effet, l'article que vient de publier notre excellent confrère la *Démocratie* du Cambrésis :

Il vient de se produire au Cateau, dans l'ordre politique, un événement dont l'importance ne saurait échapper à personne.

Le Comité cantonal de l'ancienne *Ligue Républicaine* qui, depuis longtemps, n'avait donné signe de vie, était extraordinairement convoqué dimanche 9 juin, à la salle des Fêtes par son président, M. Alfred Seydoux, et l'ordre du jour portait :

1° Examen de la situation politique dans la 2e circonscription ; 2° Mesures à prendre en vue des prochaines élections cantonnales et législatives.

Dans cette réunion, qui avait été précédée d'une autre réunion préparatoire, il y a 12 ou 15 jours, la situation politique a été longuement étudiée et l'on est tombé unanimement d'accord qu'il y avait nécessité de réunir en faisceau toutes les forces républicaines du canton et de réaliser la concentration la plus complète des diverses fractions du parti, sans excepter les socialistes, mais que pour faciliter ce résultat, faire tomber toutes les préventions et suspicions, la Ligue devait se dissoudre, disparaître absolument, et ses chefs se retirer et rentrer dans le rang à titre de simples soldats.

Une commission spéciale de liquidation et de négociations a été nommée séance tenante, avec pleins pouvoirs.

Sans que cela en ait l'air l'acte qui vient d'être ainsi accompli sans bruit — la presse n'avait pas été invitée et si nous sommes informé de ce qui s'est passé, c'est que le devoir de ceux qui font de la politique est de se tenir au courant au jour le jour de tout ce qui se produit autour d'eux, — cet acte, dis-je, constitue à lui seul comme une petite révolution, et marque en tout cas une évolution, un progrès.

Qu'on nous permette, en effet, ceci et sans aucune récrimination, désormais inutile d'ailleurs, de jeter un coup d'œil en arrière.

Qu'était la *Ligue Républicaine* et quelle fut son attitude en 1898, lors des dernières élections législatives ?

La Ligue était un groupement de modérés et de radicaux ; lorsqu'elle fut fondée, le parti socialiste n'existait pour ainsi dire pas, il n'avait du moins aucune organisation ; quant au parti réactionnaire il n'avait pas de chef de file, pas d'organe comme aujourd'hui.

Après la mort de M. Charles Seydoux, la situation s'était déjà modifiée, et au début de l'année 1898, parallèlement au parti socialiste qui s'était développé, le parti clérico-nationaliste s'était, lui aussi, affirmé remuant, combatif, prêt à l'action vigoureuse et à la lutte à coups de pièces de cent sous.

La Ligue alors pouvait jouer un beau rôle, mais elle dévia du but qui était le sien, puisque sous prétexte que le danger n'existait pas, marchant à la remorque de Méline qui le niait, elle appela vers le mois de février M. Dubron pour faire en son nom cette déclaration que le drapeau républicain devait être « au centre » du parti, et pour recommander d'en confier la garde à « un candidat libéral, un candidat républicain de gouvernement, un candidat du centre, en un mot. »

La candidature de M. Morcrette-Ledieu était dès lors virtuellement posée, soyons catégorique, imposée.

On sait ce qu'il en résulta : une scission profonde dans le camp républicain ; les radicaux, les vieux républicains se séparèrent avec éclat des modérés, une organisation hâtive s'improvisa et on alla à la bataille chacun de son côté.

On avait voulu éviter le collectivisme, on faillit être dominé par lui et s'il avait eu un tout autre candidat on n'y coupait pas ! M. Morcrette fut élu — si on peut dire qu'il fut élu — à 13 voix de majorité et bien qu'il nous eût été présenté comme « nettement et franchement républicain, » comme « ayant identiquement le même programme que celui de M. Bersez, » que soutenait la *Démocratie*, bien que, grâce à la Ligue, il eût été tenu sur les fonts batismaux par un vieux républicain tel que M. le sénateur Depreux, son attitude et ses votes à la Chambre ne firent que creuser plus large et plus profond le fossé entre les radicaux et les modérés et qu'accroître les préventions et les animosités des premiers contre les seconds.

Bien des républicains modérés, timides, qui avaient donné leur voix à M. Morcrette, s'en mordirent les doigts ; il n'y eut pas jusqu'à M. Depreux qui ne regrettât amèrement de s'être fourvoyé dans cette galère du Congrès du 3 avril 1898.

Le Comité de la Ligue n'était pas lui-même sans en éprouver des remords.

Et tandis que le parti républicain avait perdu sa cohésion d'autrefois, le parti réactionnaire devenait de jour en jour plus audacieux, se mettait à la tête de tout les mécontents, les embrigadait et n'avait pas scrupule de flirter et de travailler avec les socialistes dissidents.

Divers incidents locaux tout aussi bien que le rôle joué en ces dernières années par les « républicains-libéraux », par M. Méline et les nationalistes ont fini par dessiller les yeux des modérés d'ici et ils ont eu un sens plus pratique de la situation.

M. Morcrette, au point de vue politique, est un homme coulé dans le Cambrésis, où il a manqué à tous ses engagements solennels. Il s'en rend, au reste, si bien compte, qu'il déclare à qui veut l'entendre qu'il est décidé à ne plus se représenter. Se représenterait-il, que bien des sympathies, bien des concours lui feraient défaut et qu'il ne serait pas réélu. Mais de ce que l'élu de 1898 est fini et bien fini, il n'en résulte pas que la fraction républicaine qui a contribué à l'élever sur le pavois doive s'enfouir avec lui. Il n'y a pas de fautes qui ne se puissent racheter, et les débris de la *Ligue Républicaine* ont compris que, fût-ce au prix d'un sacrifice d'amour-propre, ils devaient se ressouder au grand parti républicain et s'efforcer de coopérer à son union la plus large possible sur des bases nouvelles.

L'acte du 9 juin a précisément cette haute signification, puisque les républicains modérés qui l'ont accompli très dignement, nous leur rendons volontiers cette justice, ont convenu que les socialistes ne devaient pas être mis à l'écart de la concentration à réaliser.

De leur propre aveu, l'axe du parti républicain est donc déplacé et ils reconnaissent loyalement, par le fait même, que le centre n'est pas l'aile droite.

Leurs personnalités pouvant être un obstacle à la perpétration de l'union à conclure, ils déclarent se retirer, ce qui est de la plus absolue correction, et passer la main à d'autres, à des hommes nouveaux.

La concentration telle qu'ils ont manifesté le vœu de la voir s'effectuer, c'est bien ainsi que nous la comprenons : aucune des fractions, modérés, radicaux, radicaux-socialistes, socialistes, n'abandonnant son drapeau, mais toutes formant groupement pour une action commune déterminée, limitée pour l'instant à l'élection au Conseil général, à seule fin que le canton du Cateau ne puisse être représenté à l'assemblée départementale par un clérical ou un nationaliste.

Ceci est la répudiation nette et claire par les modérés de la candidature éventuelle de M. Charles Lefebvre fils, dont le républicanisme bâtard n'en impose à personne.

Derrière lui il n'y a, il ne peut y avoir que la réaction et la réaction, au Cateau, s'usera les dents contre les républicains, tous les républicains loyalement, sincèrement unis.

Les modérés, en sacrifiant certaines préférences personnelles, en les immolant en quelque sorte sur l'autel de la République, ont accompli un acte de sagesse et de raison. Celui qui écrit ces lignes a quelque droit, sans se rendre suspect, de les en féliciter.

G. LEMYRE.

Le banquet Sarraut

Le banquet organisé par les collaborateurs et les amis de M. Maurice Sarraut, directeur de la rédaction parisienne de la *Dépêche*, de Toulouse, à l'occasion de sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur, a pris le caractère d'une véritable manifestation républicaine, qui a montré de quelles universelles sympathies jouit notre distingué confrère dans le monde politique et parlementaire et dans la presse.

Etaient présents : MM. Millerand, Leygues, et Baudin, ministres, M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, Demagny, secrétaire général de la présidence du Conseil, Sans et Huc, directeurs de la *Dépêche*, de Toulouse, Mesureur et Lockroy, anciens ministres, les collaborateurs de la *Dépêche*, Jaurès, Clémenceau, Pelletan, et un grand nombre de sénateurs et députés.

Le Comité de la presse républicaine départementale, dont M. Sarraut est l'un des membres les plus actifs et les plus dévoués, était représenté par MM. Dubar, président, Reffray, secrétaire, Lafond, Georges Robert, Bodereau, Peyrebrune. Citons encore, parmi nos confrères, MM. Houssaye, administrateur de l'Agence Havas, Théodore Henry, trésorier de l'Association des journalistes républicains, correspondant du *Progrès du Nord* à Paris, Albert Sarraut, Marcel, Vergne, de la *Dépêche* de Toulouse, Gustave Geffroy, Léon Millot, Touchard, sous-directeur du *Petit Parisien*, Lencou, rédacteur en chef du *Petit Bleu*, Sarrus, du *Petit Ardennais*, Henry, de l'*Eclair*, etc., etc., etc.

Quand nous aurons nommé les orateurs qui ont pris la parole : MM. Millerand, Sans, Huc, Ournac, sénateur et maire de Toulouse, Jaurès, Pelletan, Clémenceau, Viviani, Dubar, on se fera une idée de la véritable joûte oratoire qui a marqué cette belle fête amicale et fraternelle.

Maurice Sarraut a adressé à tous des remerciement émus, et l'on s'est séparé sous l'impression que la profession de journaliste, malgré tous ses déboires et toutes ses épreuves, a, cependant, de bons moments, lorsqu'elle réunit autour d'un de ceux qui l'exercent avec honneur et dignité tant d'amitiés sincères et tant d'éminentes sympathies.

HORS FRONTIÈRES

RUSSIE

Révolution morale

Les progrès du tolstoïme. — Les lamentations d'un archevêque. — La marche des idées à tous les degrés de l'échelle sociale

Nous devons à l'obligeance et à l'érudition de nos jeunes concitoyens, M. et Mme Blanguernon, la traduction d'un vaste discours de l'Eminentissime Ambroise, archevêque de Charcow, prononcé au séminaire académique de cette ville, le 18/31 mars dernier et reproduit par la *Gazette du gouvernement de Charcow*. La presse française n'en a pas parlé. Il est pourtant singulièrement intéressant. C'est l'aveu désolé, par un prince de l'Eglise orthodoxe, des progrès immenses du Tolstoïsme. La Russie est en train de faire sa révolution morale, et l'heure de la liberté n'est pas loin. C'est la conclusion que nos lecteurs tireront, après nous, des lamentations de l'Eminentissime Ambroise ; gageons que celui-ci ne s'en doutait pas.

... Après avoir rappelé les « erreurs » de Tolstoï, telles qu'on les trouve exposées dans la lettre du Saint-Synode, l'archevêque expose à sa manière, la doctrine et les procédés de propagande de l'illustre écrivain. Nous demandons l'indulgence pour notre traduction : nous avons tâché surtout de calquer, du plus près possible, la phrase russe.

Au nom de Jésus-Christ

« 1. Ce qui distingue profondément de toutes les autres fausses doctrines les attaques de Léon Tolstoï contre la foi et l'Eglise, c'est qu'il ne tâche pas uniquement d'agir en destructeur, de remplacer, dans les âmes chrétiennes, la foi par la science, etc.... mais il s'approche des hommes au nom de Jésus-Christ et avec des paroles de l'Évangile. Ainsi, à ses contes fantastiques pour le peuple, il met des épigraphes tirées de l'Ecriture Sainte, et semble en déduire ses erreurs, qu'il entremêle habilement aux croyances populaires.

Liberté de conscience

2. Après avoir eu l'audace d'altérer, puis de rétablir l'Evangile, il a trouvé le moyen de changer un des commandements du Christ ; et, l'ayant tourné en mensonge, il le fait circuler à travers le monde, espérant tromper les âmes par l'habileté du travestissement, qu'il n'est pas facile de reconnaître. Nous voulons parler du commandement de la non-résistance au mal.

Voyons de quelle manière ce commandement inventé avec une ruse diabolique, s'applique à toutes les erreurs de notre siècle, en devient la base et la justification. D'après ce commandement, un chrétien qui comprend le mal selon la loi du Christ, ou même un païen, par conscience naturelle, ne doit pas y résister. S'il apprend un complot contre la vie du tzar, il ne doit pas l'entraver ; c'est affranchir le monde de la tyrannie (anarchie). S'il sait une grève un pillage, qu'il ne l'empêche pas : c'est une révolte juste contre les capitalistes qui enlèvent et s'approprient les biens des pauvres, malgré que les hommes aient surtout des droits égaux. Si on détourne sa femme, si on donne une éducation dépravante à ses enfants, si on raille les choses saintes, si on blasphème en présence de sa famille, il ne doit pas s'y opposer ; car chacun est libre d'avoir ses convictions et d'agir en conséquence (libéralisme, liberté de conscience).

Si, devant lui, des jeunes gens se révoltent et se livrent à des actes illégaux, il ne doit pas les en empêcher ; car, c'est des jeunes générations que dépend la science de l'avenir et l'établissement de l'ordre dans la vie sociale (progrès). Si des coutumes nouvelles le rebutent, si des spectacles et divertissements lui paraissent immoraux, des modes, monstrueuses, il ne doit rien blâmer de tout cela : c'est un pas vers l'amélioration de la vie sociale, qui se développe par gradations nécessaires, en partant des erreurs pour aboutir à la vérité (civilisation). Voilà pourquoi le nouveau commandement du comte Tolstoï est si répandu, si cher aux modernes fauteurs d'hérésie.

Les apôtres de Tolstoï

3. Le comte Tolstoï n'a pas que ses écrits ; ses actes eux-mêmes, dans l'isolement de la Jasnaya Poliana, répandent ses erreurs. Il a, parmi ses adorateurs, des auxiliaires zélés de son activité criminelle ; Tels Chilcov, Bodiansky, Tschertkov, Abricossov, Tregoubov, déjà connus dans la littérature, et d'autres qui travaillent clandestinement le peuple. Ces agents forment des groupements et des colonies socialistes. Ainsi, dans le grand village Pavlovky (gouvernement de Charcov, district de Soumi), le prince Chilcov a donné aux paysans 400 arpents de ses terres, leur a fait construire 40 maisons, et y a logé les familles de ses partisans.

Les collaborateurs de Tolstoï ont séduit, comme on le sait, plus de sept mille douchobors du Caucase, qu'ils ont transportés au Canada, pour former avec eux un village socialiste, où ils meurent de faim et de froid. Et, chose remarquable, la propre fille du comte, Tatiana Lvovna, est, comme nous le savons, venue à plusieurs reprises à Pavlovky voir ses tolstoïstes, aider les schtoundistes de par là. Et combien de propagandistes clandestins du tolstoïsme, qui circulent dans le peuple ! L'historien futur de notre Patrie qui fera le tableau de notre triste époque, ne pourra pas oublier, parmi les doctrines visibles et les sectes schismatiques, le nom célèbre du tolstoïsme.

Génie dangereux

4° Le talent personnel de Léon Tolstoï et sa gloire littéraire sont pour beaucoup dans l'accroissement du nombre de ses partisans. On dit : « C'est un talent merveilleux ! C'est un écrivain de génie ! » Mais on ne s'étonnera jamais assez de la légèreté, de l'aveuglement de notre élite intellectuelle qui s'incline avec tant d'admiration devant le comte Tolstoï. Ils ne comprennent pas qu'un talent doit être apprécié non pas sur sa puissance et son éclat, mais surtout d'après sa direction : Un couteau tranchant coupe le pain et les autres aliments, mais entre les mains d'un bandit, c'est une arme de meurtre.

Des créatures de Dieu qui sont déchues, la plus intelligente est Satan, qui a conservé jusqu'à un certain point, même précipité du ciel, le génie qu'il avait là-haut ; mais la révélation divine nous met en garde contre lui : elle l'appelle malin, séducteur, ennemi juré de Dieu et du genre humain. Les mêmes précautions sont nécessaires vis-à-vis de ses serviteurs. Mais les gens du siècle qui ne connaissent pas la doctrine chrétienne, sont attirés par ces talents, comme les moucherons par la flamme.

D'ailleurs, il n'y a pas et il n'y a jamais eu au monde un génie également puissant dans tous les genres de l'activité humaine. Un grand musicien ne pourrait être un grand philosophe ; et de même un poète, un romancier captivant n'a ni l'aptitude, ni la préparation voulue pour devenir un grand théologien et un annonciateur de la foi.

L'extension des idées libérales

Mais dans notre patrie, les vices, les fausses doctrines se trouvent répandues non seulement par les tolstoïstes, mais encore par une foule d'autres agents. Qui sont-ils et où vont-ils ? Demandez plutôt : où ne sont-ils pas aujourd'hui ? Ils sont, du haut en bas, à tous les degrés de l'échelle sociale et du gouvernement. Ils sont dans les hautes sphères de la société ; on le voit par les tolérances tacites dont profitent aujourd'hui les ennemis de l'Eglise et de la vraie prospérité de notre patrie. On le voit par la protection clandestine accordée aux schismatiques et à toutes sortes de sectaires, à l'aide desquels on espère nuire à l'Eglise orthodoxe, qu'ont en exécration les matérialistes et les libéraux. Ils sont même dans nos établissements d'instruction ; s'il en était autrement, des jeunes gens n'en sortiraient pas, qui osent se révolter contre les autorités et l'ordre social établi. Ils sont, nous le voyons, dans nos tribunaux, où des malfaiteurs, qui avouent leurs crimes, sont acquittés. Ils sont dans nos assemblées provinciales et dans nos conseils de ville, où l'on affecte des allures parlementaires, où l'on discute des projets libéraux et où les affaires qui intéressent l'Eglise et les œuvres de préservation morale passent si difficilement, en comparaison de l'empressement qu'on apporte à l'aménagement de théâtres populaires et d'autres divertissements publics. Ils sont dans nos banlieues où se cachent si habilement des propagandistes sectaires. Que dire de notre futile littérature qu'on répand avec tant de zèle parmi le peuple ? Ce sont ces œuvres légères et sans valeur qui dépravent le goût et font perdre l'habitude des lectures religieuses et sérieuses. Et quelle image nous présente cette société civilisée qui aime tant à juger librement et avec assurance de toutes les questions, des événements et des phénomènes contemporains ? C'est un marché où se proposent et s'échangent à vil prix toutes sortes d'idées et de jugements libéraux.

Nous faisons grâce à nos lecteurs de la fin du discours de l'archevêque de Charcov. Il voit déjà crouler sur sa tête tous les malheurs que lui vaudront ses paroles trop franches. Nous n'avons, nous, qu'à retenir ces aveux mêlés de larmes. La censure russe et l'Eminentissime ont été bien maladroits.

Z. et E. BLANGUERNON. *Trad.*

Les Auteurs Gais

Un dernier mot sur les Serpents

En grand nombre, nos lecteurs me submergent sous l'âpre amertume des plus vifs reproches.

A quoi bon, — s'indignent en effet ces braves gens — nous consulter pompeusement pour tenir une aussi piètre importance de nos avis et leur infliger la torture muette d'un dédaigneux silence ?

Il s'agit, bien entendu, de cette curieuse question de paléontologie sacrée que j'agitais naguère ici même : avant qu'il eût été maudit et condamné, pour des raisons qu'il serait pénible et odieux de rappeler aujourd'hui, à ramper sur le sol, quelle diable de façon le serpent employait-il de « progresser » ?

A la hâte, et pour calmer les plus courroucés résumons une pincée de consultations :

«.... Avant de ramper, utilisant l'incontestable élasticité de son économie, le serpent bandait son corps, tel un arc, et gagnait son but par une série de bonds. »

«.... Avant de ramper, le serpent sautelait sur sa queue, ainsi que font les oiseaux sur leurs pattes. »

«.... Avant de ramper, le serpent se dressait tout droit sur son extrémité caudale, puis, inclinant, en angle droit, sa tête et — si j'ose m'exprimer ainsi — son buste, imprimait à ce dernier un mouvement rotatoire extrêmement rapide, qui faisait ressembler notre animal à la toupie de nos enfants. La direction se trouvait obtenue par l'inclinaison du corps vers le but voulu. »

«... Avant de ramper, le serpent était une bête tout à fait spéciale, plus canne que bête, de laquelle Adam se servait ainsi que font nos élégants de leur stick. Toujours entre les mains du premier homme, le serpent n'éprouvait donc point le besoin d'organes locomotifs. Ce fut même cette intimité prolongée dont le Maudit abusa lâchement pour... Mais n'insistons pas : Eve, après tout, Eve est une femme.

»... Et comme, même au sein des plus graves questions, la loup-phoquerie ne perd jamais ses droits, terminons par cette saugrenuité que nous communique un des plus sérieux attachés au [illegible] de M. [illegible]